

Le lendemain avant le jour, Fernand avait quitté Chaudfontaine.

V.

Arrivé à Cologne, Fernand n'y trouva plus son oncle, celui-ci venait de partir pour Bade. Le jeune homme alla l'y rejoindre. Il comptait se rendre de là avec M. de Sercamp à Paris, où devaient se terminer leurs affaires de famille. Mais le vieillard tomba malade, et ce ne fut que dix jours après qu'ils purent se mettre en route. Une fois à Paris, Fernand aurait voulu renvoyer à un autre moment les affaires sérieuses et reprendre sur-le-champ le chemin de la Belgique. M. de Sercamp, que sa récente indisposition avait alarmé, désirait de son côté en finir au plus tôt, et retint son neveu près de lui. — Les affaires qui doivent se terminer en une semaine demandent ordinairement six mois ; celle-ci ne prit qu'une vingtaine de jours. C'était peu, et pourtant combien ces vingt jours paraissent longs à Fernand ! Avec les dix jours perdus à Bade, c'était un mois tout entier passé loin de celle à qui il avait fait la promesse de revenir avant quinze jours.

Il fut libre enfin et partit.

Le cœur bercé entre l'espoir et l'inquiétude, il prit directement la route de Liège, où il arriva au milieu de la nuit. Rompu, brisé par un voyage précipité, il s'arrêta dans la ville et résolut d'attendre au lendemain matin pour se rendre à Chaudfontaine.

Il y avait juste un mois qu'il avait quitté ce village.

Le lendemain, dix heures sonnaient lorsqu'une voiture s'arrêta devant la porte de l'auberge ; la bonne hôtesse était venue au devant de l'étranger ; elle reconnut Fernand.

— C'est vous enfin ! s'écria-t-elle ; que Dieu bénisse votre retour !

— Et miss Anna ? dit Fernand sans répondre à ses félicitations.

— Miss Anna ? fit-elle en levant les yeux au ciel.

— Qu'est-il arrivé ? où est-elle ?

— Là, chez-elle... dans son lit...

— Malade !

— Mourante....

Fernand n'en écouta pas d'avantage. En deux bonds il avait franchi l'escalier et frappait à la porte de l'appartement. La femme de chambre vint silencieusement ouvrir et le conduisit près de milady.

Ah ! pourquoi venez-vous si tard ? s'écria la malheureuse mère en saisissant la main du jeune homme. Venez, venez vite ! qu'au moins son dernier regard rencontre des traits chéris qui appellent un dernier sourire sur ses lèvres. Venez.

Et la pauvre dame, oubliant jusqu'aux plus rigoureuses réserves de la prudence anglaise, entraîna Fernand dans la chambre de la jeune fille qui se mourait.

Quel douloureux spectacle.

Pâle comme la batiste de son chevet, Anna était étendue sans mouvement sur sa couche. Sa paupière abaissée pouvait faire croire un moment qu'elle sommeillait, mais le râle de sa poitrine oppressée et les mots entrecoupés qui sortaient de sa bouche ne permettaient pas une longue illusion.

Près du lit, étaient d'un côté le médecin, de l'autre un prêtre catholique. Le prêtre murmurait tout bas des ferventes prières. Fernand se rappela le soir de l'angelus. Si le corps allait mourir, l'âme du moins était sauvée....

Derrière le chevet du lit, la mère de la jeune fille s'était agenouillée devant un crucifix. C'était avec un étonnement profond que Fernand la regardait. Le bon prêtre s'en aperçut et comprit la pensée du jeune homme. D'une main il lui montra le ciel et de l'autre il fit le signe de la croix. — La pauvre mère disait les mêmes prières que sa fille.

Fernand s'approcha avec recueillement du chevet de la jeune fille, et d'une main timide écartant le rideau virginal, il contempla cette belle créature, naguère encore si fraîche et si vivante. Comme elle était changée ! Et cependant, malgré ces joues creuses, malgré le cercle violet qui encadrait ses yeux, bien que le mal eût étendu ses ravages sur ces membres amaigris, c'était toujours cette beauté céleste, ce front pur avec ses longs cheveux dorés. — Mais le sceau de la mort était imprimé sur ce beau visage.

A cette vue, Fernand laissa tomber sa tête dans ses deux mains et il éclata en sanglots. La jeune fille souleva sa paupière, et son regard, déjà terne, reconnut le jeune homme.

— Fernand, dit-elle d'une voix qui s'entendait à peine.

Il saisit sa main ; elle était glacée.

— Vous venez bien tard ! continua-t-elle. Il est arrivé, lui, je l'ai vu.... L'heure vient de sonner, nous allons partir.... Ma mère, donnez-moi ma couronne de fiancée.... Elle sera pour vous, Fernand, quand le saint-prêtre l'aura bénie sur mon front....

Lady Stw... se leva, et, prenant une fraîche couronne de bluets sur un fauteuil où s'étaient inutilement le voile et la robe blanche de la mariée, elle la posa sur la tête de sa fille avec un baiser.

— Ma mère, reprit la mourante d'une voix entrecoupée, pardonnez-moi les fautes que j'ai commises, les douleurs que je vous ai causées.... Fernand, donnez-moi la main, l'autel est paré, on nous attend.... Voici Henri qui vient.... la prière monte vers le ciel, *Ave Maria*.... Henri, ma mère... O mon Dieu ! que le ciel est beau !...

Ses lèvres remuèrent encore, mais sa voix s'éteignit.

Le prêtre approcha de cette bouche décolorée la petite médaille de la Vierge, un dernier souffle ternit l'éclat de l'argent poli.... Tout était fini ; la fiancée était au ciel.

Les sanglots éclatèrent, et Fernand, agenouillé près du lit, courba son front sur une main glacée. Qui sait si, dans ce pieux recueillement, il ne vit pas l'âme de la jeune vierge monter aux cieux sur les ailes de son ange gardien ?

Le lendemain, il suivit le cercueil à l'église, et il accomplit ainsi jusqu'au bout la promesse qu'il avait faite.

Fernand recueillit pieusement le legs de la pauvre enfant, et quitta la vallée de la Vesdre après avoir fait le serment de venir chaque année prier sur une simple pierre blanche où la main du sculpteur a gravé ce nom : ANNA, et cette date, 15 AOUT.

La jeune fille était morte le jour de la fête de la Vierge.

Vous qui lisez ces lignes, peut-être avez-vous rencontré Fernand sans le connaître. Sur son front élevé, dans son regard poétique et vague, vous avez pu voir errer un nuage de tristesse : c'est le souvenir de miss Anna qui flotte encore dans sa pensée.

ALPHONSE DE CALONNE.

